

« La différence est une au lieu de fermer



Le 8 septembre sort en salles *Benda Bilili !*, documentaire éponyme sur le groupe congolais Staff Benda Bilili (1). Une histoire de coup cœur musical mis en images avec force et persévérance pendant six ans. Un rythme entraînant qui suit l'ascension de huit musiciens dont cinq handicapés, partis des trottoirs de Kinshasa à la conquête des scènes internationales. Et un message : l'important est de ne jamais renoncer. À l'image du Staff et des deux réalisateurs de ce film émouvant et

emballant, Renaud Barret (à droite sur la photo) et Florent de La Tullaye (à gauche).

Faire Face : Vous étiez partis à Kinshasa pour un documentaire sur les musiques urbaines. Pourquoi avoir choisi le Staff Benda Bilili plutôt qu'un autre groupe ?

Renaud Barret et Florent de La Tullaye : Une nuit, en nous promenant dans le centre-ville de Kinshasa, nous avons entendu une sorte de blues qui s'échappait d'un groupe de personnes handicapées. C'était les Benda Bilili. Leur musique nous est allée droit au cœur. Nous allions régulièrement les voir, toujours la nuit, quand ils répétaient. Jusqu'à ce que l'on parle de les enregistrer.

Au départ, nous ne comptions pas faire de film sur eux. Mais enregistrer le Staff était une véritable aventure et par réflexe, nous filmions tout. C'est seulement au bout de deux années passées à leur côté que nous nous sommes rendu compte que nous tenions là une matière incroyable sur un groupe de musiciens des rues vu de l'intérieur. Il fallait donc continuer jusqu'à ce qu'un

jour ils arrivent à forcer le destin et à devenir un groupe qui voyage dans le monde. Ils nous disaient : « *Un jour nous serons le groupe de handicapés le plus connu au monde.* »

Les filmer était aussi un véritable plaisir. Suivre Ricky, caïd de la rue, a été passionnant et nous a ouvert tout un univers difficilement accessible pour des Européens armés de caméras.

FF : Rien de tel qu'une "belle histoire" à raconter. Et votre film raconte cette histoire de huit musiciens, dont cinq paraplégiques, des trottoirs de la capitale congolaise aux scènes européennes. Mais sans misérabilisme, sans mettre en avant ce côté "une formidable leçon de vie" que l'on retrouve souvent quand on parle des personnes handicapées. Comment vous y êtes vous pris ?

R.B. et F.D.L.T. : Tout simplement en ne les regardant jamais comme des handicapés. Rien n'est impossible pour un Benda Bilili. Il nous arrivait même d'oublier qu'ils étaient sur des tricycles

(1) Portrait du Staff Benda Bilili à lire ou relire dans le numéro de *Faire Face* daté de septembre 2009 n° 678, pages 50-51 ou en ligne sur le blog du magazine : www.faire-face.fr

richesse : profitons-en, les yeux ! >>

et parfois nous nous disions que nous étions vaches de leur faire parcourir autant de distance pour une répétition. Pourtant, ils sillonnaient la ville sans jamais se plaindre.

Cela aurait été une trahison de les voir comme des personnages faibles et capables de moins de prouesses à cause de leur handicap. Eux désiraient que le film montre qu'une personne handicapée est capable de tout. C'est leur message et nous sommes seulement leurs médiateurs. Si le public le ressent comme ça, nous sommes contents.


FF : Deux scènes liées au handicap sont particulièrement marquantes : celle d'ouverture où l'on voit des personnes danser à ras de terre, puis une autre qui montre le match de football de 22 joueurs polio. Pourquoi ce choix ?

R.B. et F.D.L.T. : Nous avons voulu montrer qu'à Kinshasa un handicapé se moque des apparences. Il est danseur, il peut être footballeur, chanteur, mécanicien, couturier, père de famille, champion de bras de fer ou coureur de jupons. Les personnes handicapées n'ont pas de complexe lié à leur handicap, alors pourquoi se priver de le montrer. C'est le message militant des Benda Bilili et le choix du nom de leur groupe et du film qui signifie "Au-delà des apparences".

Vous ne trouvez pas qu'en Europe, les personnes handicapées vivent cachées ? Peut-être parce que nous leur renvoyons quelque chose de négatif. En Afrique, elles sont au cœur de la ville. Il y a bien sûr des raisons à cela : comme il n'y a pas de structures pour les aider, elles sont bien obligées de se débrouiller. Beaucoup n'ont pas d'autre choix que de faire la manche, alors vous les croisez à tous les coins de rue. C'est malheureux, et en même temps elles vivent au milieu des autres. Le regard est donc différent. La différence est une richesse : profitons-en, au lieu de fermer les yeux !



FF : Au-delà du handicap, *Benda Bilili!* c'est aussi (surtout ?) une histoire de musique et de rencontres : la vôtre avec le groupe, celle de Roger, un enfant des rues de 13 ans au début du film, avec le Staff, par votre intermédiaire. Quelles autres rencontres ce film a-t-il provoquées ?

R.B. et F.D.L.T. : Nous avons croisé encore d'autres marginaux, héros de la vie, et qui défient les 

☞ pronostics. Un couple de pygmées avec qui nous allons faire un film. Nous avons toute leur confiance. Durant notre travail avec le Staff, ils nous ont longuement observés. Ce couple, qui vit très misérablement à Kinshasa, veut rentrer chez lui dans la forêt. Nous allons les suivre. Ils nous attendent pour voyager.

Nous continuons aussi à travailler avec d'autres musiciens. Nous avons également réalisé l'album d'un artiste qui s'appelle Jupiter : Kinshasa est une ville d'artistes. Il faut être très créatif pour survivre dans ce pays.

FF : Est-ce que *Benda Bilili!* c'est aussi une histoire de résilience? Le mot d'ordre du Staff étant : « *Il n'est jamais trop tard dans la vie* »?

R. B. et F. D.L.T. : Quand les musiciens du Staff chantent « *Il n'est jamais trop tard dans la vie* », c'est d'abord pour s'encourager eux-mêmes et le public qui les écoute. Ils ont toujours imaginé qu'ils iraient très loin. Et s'ils sont allés aussi loin, c'est parce que, pour eux, il s'agissait d'une question de survie.

FF : Très vite, le spectateur comprend qu'il vous a fallu prendre pas mal de risques pour mener à bien votre projet qui a duré six ans. Sans compter le temps et l'énergie déployés. Quels réseaux avez-vous dû activer, en France, là-bas, pour que votre film voie le jour?

R. B. et F. D.L.T. : Pendant longtemps, notre entourage s'est demandé ce que nous fabriquions avec cette bande de desperados. Nous avons fait le tour des maisons de disque. Nous avons beaucoup entendu de : « *Aujourd'hui, musique africaine avec la crise du disque, oublie!* » Pour le film pareil. Une personnalité du cinéma français nous a dit *texto* : « *Africains, handicapés et musiciens : les trois repoussoirs du cinéma.* »

Nous avons eu quelques petits soutiens financiers mais c'est seulement en 2009 que deux producteurs, touchés par nos images et l'histoire du Staff, sont venus nous tirer hors de l'abîme dans lequel nous n'arrêtions plus de tomber. Le succès que rencontre maintenant le film nous a sauvés. Il n'est jamais trop tard dans la vie disent certains de nos amis...

FF : En mai dernier, votre documentaire a ouvert la Quinzaine des Réalisateurs au festival de Cannes. Qu'avez-vous ressenti à ce moment-là?

R. B. et F. D.L.T. : Nous ne nous attendions pas à un tel accueil. Nous étions arrivés à Cannes prêts à nous battre pour défendre notre film. Nous n'avons rien eu à faire : il s'est défendu tout seul. C'est un film documentaire et pourtant le public pleure et rit comme si l'histoire des Benda Bilili était une fiction. À chaque projection, il y a eu une standing ovation : c'était très impressionnant.

FF : Contrairement à Wim Wenders pour *Buena Vista Social Club* qui, en 1999, était déjà un réalisateur connu et reconnu, le succès du Staff entraîne le vôtre et inversement. Comment vivez-vous ce lien et comment pensez-vous continuer à le faire vivre?

R. B. et F. D.L.T. : Quand nous nous sommes rencontrés, ils nous ont bien sûr choisis pour y arriver alors que nous n'étions pas producteurs de musique. D'une certaine façon, oui, ils nous ont faits et ils nous ont beaucoup donné pour que jamais nous ne lâchions. Quand ils nous disent aujourd'hui : « *C'est grâce à vous* », nous leur répondons : « *Non, c'est grâce à vous* », et on s'embrasse en se marrant. Le projet du disque et ensuite du film était notre projet à tous. Nous les avons soutenus ; ils nous ont donné leur énergie et nous partageons ce succès commun.

Mais ce n'est pas nous qui gérons leur carrière. Alors, nous avons surtout des liens d'amitié et familiaux. Ricky, le leader se considère comme notre père et Roger sera toujours notre fils. Nous l'avons vu grandir, nous l'avons protégé.

Ils ont des droits dans le film comme nous en avons dans le disque. À l'avenir, nous retravaillerons ensemble pour les prochains albums. Les musiciens nous demandent un *Benda Bilili! 2*. Mais maintenant, quand nous les voyons, nous avons envie de poser la caméra et de profiter de leur présence. Si vous êtes fatigués allez voir le film ou un concert. Ces handicapés-là donnent une pêche d'enfer! ●

■ **Propos recueillis par Valérie Di Chiappari**